

2023.01.14 - 03.04



Anne-Marie Proulx, *Le jardin d'après*, photographie, 2021.
Avec l'aimable permission de l'artiste.

LE PREMIER JARDIN D'APRÈS, LA SUITE

Exposer l'ensemble photographique *Le jardin d'après* d'Anne-Marie Proulx une fois celui-ci converti en un livre, lui-même conçu à la suite d'une exposition, peut ne sembler qu'une banale étape ponctuant la circulation d'un projet artistique pour assurer sa visibilité publique¹. Au travers de ses nouvelles itérations, l'ensemble exposé, puis imprimé s'est pourtant transformé, engagé dans un processus de réinterprétation, de traduction et de remédiation. Or ce qui distingue la présente itération des précédentes, c'est que l'ensemble se dresse cette fois sur une scène. Avant de déplier le sens que prend cette nouvelle adaptation, revenons à la source de cette histoire qui débute, vous l'aurez compris, dans un jardin².

Ce jardin renvoie explicitement à un « espace littéraire », au sens où le définissait Maurice Blanchot. Il s'agit ici du *Premier jardin* d'Anne Hébert (1988), qui raconte la quête d'une femme, Flora Fontanges, cherchant à se perdre pour mieux se retrouver et retourner au lieu de ses origines³. Ce lieu, bien que jamais nommé, c'est assurément Québec, ville natale où le personnage revient après un long exil en France. Flora s'y met en quête, y cherche les traces de femmes oubliées malgré le rôle historique qu'elles ont pourtant joué. Elle évoque notamment le couple formé par Marie Rollet et Louis Hébert, d'ailleurs ancêtres de l'auteure, dont on disait qu'ils avaient « semé le premier jardin avec des graines qui venaient de France » avant que ne soit rectifié ce pseudo-récit des origines et rappelé que les premiers-ères jardiniers-ères d'Amérique avaient plutôt « le teint cuivré et des plumes dans les cheveux⁴ ». Ce lieu, c'est aussi un théâtre, où Flora se rend pour interpréter Winnie dans une mise en scène d'*Oh les beaux jours* de Samuel Beckett. Enlisée jusqu'à la taille dans un monticule de terre, la figure beckettienne représente l'alter ego de Flora, tirée de sa retraite « comme une plante que l'on sort de l'ombre et ramène vers le jour⁵ ».

Outre cet habile jeu de palimpsestes historiques et de références à l'univers végétal, le roman d'Anne Hébert se distingue également par son usage de l'intertextualité. Des références aux différentes pièces de théâtre que Flora a interprétées dans sa carrière sont ainsi enchâssées à divers endroits du texte : *Oh les beaux jours* de Beckett, mais aussi *Le misanthrope* et *Le malade imaginaire* de Molière, *La ménagerie de verre* de Tennessee Williams ou encore *Chacun sa vérité* de Luigi Pirandello. Reflétant la quête identitaire de la comédienne, ces intertextes constituent le matériau qui a conduit Anne-Marie Proulx sur les traces de personnages féminins célèbres : Winnie, Célimène, Toinette, Amanda ou Madame Frola, notamment⁶. Puisant dans les œuvres où elles apparaissent, l'artiste a reproduit certaines

30

A
POST
ERIORI

■ JANVIER 2023

UNE COLLECTION
D'ESSAIS SUR
LA PRATIQUE
DES ARTISTES

de leurs répliques sur des pages blanches, arrachant celles-ci à leur contexte pour ainsi libérer la voix de ces femmes. Ces pages se superposent à d'autres, tirées du roman d'Anne Hébert et reproduites sur fond noir. Leur présence souligne, du reste, l'appropriation homothétique à laquelle s'est livrée Anne-Marie Proulx : leur inclusion soignée entre les séquences d'images respecte la pagination de l'édition originale du roman, et l'artiste reprend aussi le format et le nombre de pages de ce dernier de même que la conception graphique de sa couverture. L'artiste insère, par ailleurs, dans son ouvrage, un extrait du texte d'Anne Hébert – évoquant le jardin des origines –, ainsi que cent vingt-cinq images atmosphériques, aux cadrages serrés, montrant la présence insistante de la nature dans l'espace urbain et celle, plus rare, de personnages féminins. Les photographies s'offrent à la manière d'une investigation poétique dans un vaste jardin, celui qu'aurait pu parcourir Flora Fontanges, à la recherche d'un passé refoulé. Mais ici s'arrête la comparaison entre les deux publications, car si le roman d'Anne Hébert est constitué de cinquante et une parties de longueurs variées, le livre photographique d'Anne-Marie Proulx est plutôt organisé en quatre actes, une caractéristique structurelle renvoyant explicitement au genre dramatique, aux textes destinés à être joués.

Ceci explique sans doute pourquoi ce livre photographique nous est rapidement apparu comme une « partition » théâtrale qui se déploie en vue de sa représentation à venir. Ses composantes – photographies, répliques, actes, intertitres – ont agi, pour nous, comme des didascalies : elles nous ont offert des indications scéniques, nous ont guidées dans la sélection des images et des répliques, la disposition des rideaux et de la scène, l'insertion de séquences vidéo et sonores dans l'espace de même que pour son éclairage. La scénographie de l'exposition reprend, au demeurant, la structure de l'ouvrage : elle comporte, en son centre, une concentration d'images à la manière d'un foisonnement narratif. Le public n'est d'ailleurs pas relégué au second plan par ce dispositif scénique. À ce sujet, Anne-Marie Proulx résume l'intention qu'elle avait dès le départ avec cette nouvelle adaptation, soit celle de proposer une immersion dans ce qui a pris les allures d'un nouveau jardin, le plus coloré jusqu'à présent :

Dans la première exposition, on était spectateur-riche distant-e du théâtre, de la pièce qui n'est pas vraiment jouée, ou qui est un peu figée – dans le livre, on accompagne le parcours de la femme dans la ville devenue théâtre – dans cette nouvelle exposition, on entre dans le jardin, on est invité à être dans un espace plus immersif et à se déplacer soi-même entre les actes – *Le premier jardin, Le jardin d'après, Être jardin* : un passé, un devenir, puis l'être au présent⁷.

Être jardin, c'est en quelque sorte la personnification de tous ceux et de toutes celles qui contribuent à cultiver cet espace d'expérimentation et de création que représente une œuvre ou une exposition. Car, comme le rappelle si justement Maurice Blanchot, « l'écrivain écrit un livre, mais le livre n'est pas encore l'œuvre, l'œuvre n'est œuvre que lorsque se prononce par elle, dans la violence d'un commencement qui lui est propre, le mot être, événement qui s'accomplit quand l'œuvre est l'intimité de quelqu'un qui l'écrit et de quelqu'un qui la lit⁸ ». Cette nouvelle exposition prend précisément forme dans la rencontre de ces deux solitudes sur une même scène.

Pour citer cet essai :
Jean, Marie J. 2023.
Anne-Marie Proulx. *Le premier jardin d'après, la suite*.
A posteriori 30. Montréal : VOX,
centre de l'image contemporaine.

Marie J. Jean

1. *Le jardin d'après* a d'abord été exposé à Espaces F, Matane, 2020.
2. La nouvelle itération de cette exposition est le résultat d'une étroite collaboration avec Anne-Marie Proulx, Dominique Mousseau et Claudine Roger.

3. Anne Hébert, *Le premier jardin*, Paris, Éditions du Seuil, 1988.
4. Anne Hébert, *op. cit.*, p. 77 ; 79.
5. Anne Hébert, *op. cit.*, p. 35.
6. Les noms Froila et Flora se ressemblent d'ailleurs étrangement.

7. Anne-Marie Proulx, courriel rédigé le 5 décembre 2022 dans le cadre d'une correspondance avec Marie J. Jean.
8. Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, p. 15.